

«Le francoprovençal» et «la langue arpitanne»: aux origines des divisions concurrentes de l'espace linguistique et sociopolitique

Natalia BICHURINA
Université de Bergame

Résumé:

Dans cette contribution, il s'agira de comprendre comment, à travers le temps, les idées linguistiques ont servi à instaurer de nouvelles divisions de l'espace, géographique ainsi que culturel et sociopolitique, pourquoi, pour qui et dans quels buts. Les langues, vues comme des entités délimitées et clairement circonscrites, et dont l'existence est liée dans l'imaginaire collectif depuis le Romantisme à l'existence des nations, sont des moyens de diviser le continuum du réel. Cette étude de cas portera sur la langue «francoprovençale» ou «arpitanne». En effet, depuis quelques années on peut trouver sur des cartes des langues européennes «la langue arpitanne», située à la frontière entre la Suisse, la France et l'Italie.

Mots-clés: Arpitan — Val d'Aoste — Francoprovençal — Imaginaire collectif — Politique linguistique

Dans cette contribution il s'agira de comprendre comment, à travers le temps, les idées linguistiques ont servi à instaurer de nouvelles divisions de l'espace, géographique ainsi que culturel et sociopolitique, pourquoi, pour qui et dans quels buts. Les langues, vues comme des entités délimitées et clairement circonscrites, et dont l'existence est liée dans l'imaginaire collectif depuis le Romantisme à l'existence des nations, sont des moyens de diviser le continuum du réel. Cette étude de cas portera sur la langue «francoprovençale» ou «arpitane». En effet, depuis quelques années on peut trouver sur des cartes des langues européennes «la langue arpitane», située à la frontière entre la Suisse, la France et l'Italie: comme, par exemple, sur les cartes publiées par le site *Ethnologue*¹ (voir Images 1 et 2).

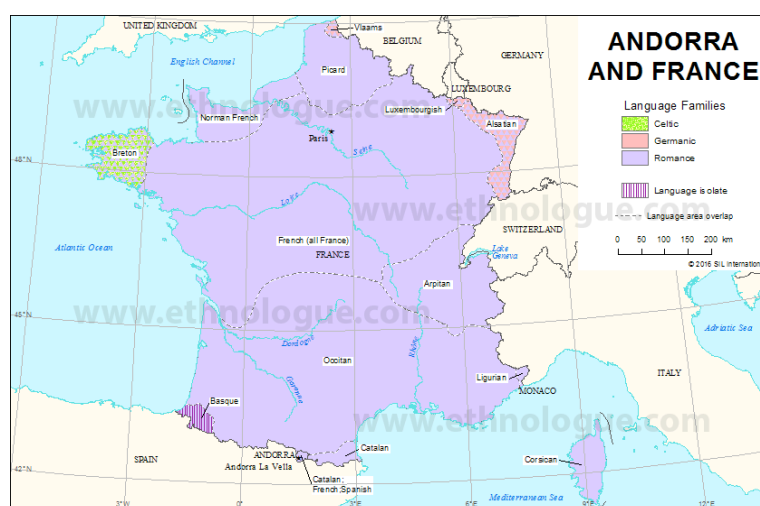


Image 1: «L'arpitan» sur la carte de la France sur le site ethnologue.com

¹ <https://www.ethnologue.com/language/frp> (site consulté le 30.08.2016)

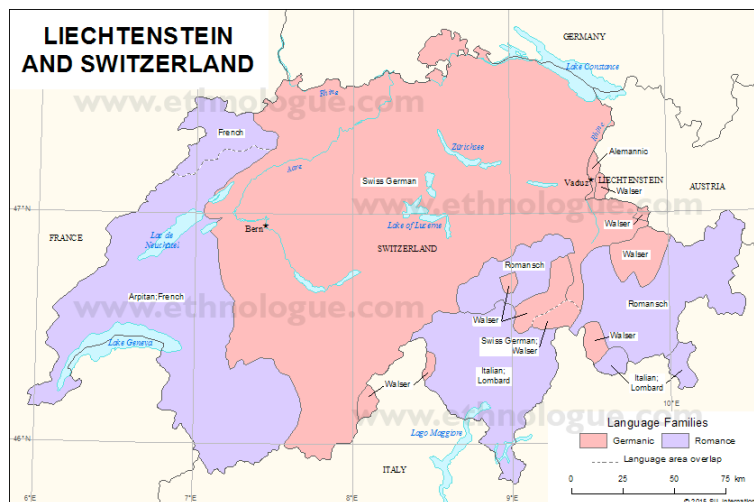


Image 2: «L'arpitan» sur la carte de la Suisse sur le site ethnologue.com

L'existence de cette langue amène à imaginer, par conséquent, une «minorité linguistique arpitanne» et une «Arpitanie».

Nous analyserons le discours métalinguistique de deux grandes périodes: celle de la première identification parmi les idiomes romans du «type linguistique francoprovençal» par le linguiste Graziado Ascoli (1829-1907) dans les années 1870 et celle où pour la première fois une unité linguistique a été interprétée comme une langue à part entière et, comme telle, formant une nation, par l'indépendantiste Joseph Henriot (qui signe aussi José Harriet, Joze Harrieta ou Edur-Kar) dans les années 1970. Pour chaque période nous explorerons l'interconnexion des éléments suivants: le contexte historique; le discours sur la langue, les paradigmes scientifiques et leurs enjeux sociopolitiques; et la division de l'espace géographique et socioculturel que la distinction linguistique sert à produire. Ascoli crée une nouvelle science du langage, s'inscrivant dans une tradition académique; Henriot crée une sorte de contre-science, la linguistique populaire que l'on peut qualifier de «linguistique du ressentiment» (en empruntant le terme à Patrick Sériot [Sériot *et al.* 2008]). Ces deux modèles existent encore aujourd'hui, l'affrontement de leurs adeptes créant des conflits aussi violents que superficiels (superficiels parce qu'ils ne portent, au niveau discursif, que sur les apparences, notamment sur le nom de la langue ou sa graphie², alors qu'une langue, pour être parlée, n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre; et qu'ils cachent des conflits plus profonds,

²

Sur le nom, voir Bichurina, à paraître; sur l'orthographe, voir Matthey, Meune 2012; Bichurina 2013.

de nature extralinguistique). Le premier suppose aujourd'hui l'existence d'une unité francoprovençale rassemblant les divers «patois de village», vus comme restreints à leurs villages respectifs et incompréhensibles au-delà de quelques kilomètres de distance. Partant d'une tradition dialectologique, cette approche met en avant les différences linguistiques. Le second modèle suppose aujourd'hui l'existence d'une langue transfrontalière arpitaine, englobant le domaine francoprovençal de la France, la Suisse et l'Italie. Issue d'une tradition militante visant les peuples opprimés et dénonçant le colonialisme intérieur, cette approche met en avant les traits linguistiques communs de l'ensemble. D'habitude, le premier est vu comme «neutre» et le second comme «motivé politiquement». Cependant, comme nous le verrons, tout discours sur la langue, quelle que soit l'instance qui le produit, est motivé par des idéologies linguistiques et sociopolitiques.

L'histoire de ces courants reste largement méconnue. Aucune étude n'a considéré l'émergence de la notion de francoprovençal dans son contexte sociopolitique (l'Italie au lendemain de son unité); aucune étude n'a été faite sur le mouvement Harpitanya d'Henriet, avec la seule exception du documentaire de Christiane Dunoyer (*Harpitanya. La ferveur d'une idée*, 2012). Si les documents sur le premier sont existants et accessibles, il est bien plus problématique de trouver ceux sur le second. Or, pour ce qui concerne cette seconde période, cette étude est basée sur les interviews et les rencontres informelles que nous avons menées entre 2014 et 2016 avec le fondateur et les membres du mouvement Harpitanya et les documents de l'époque (les années 1970) qui ont été mis à notre disposition par Henriet lui-même³. Enfin, l'étude de ces deux périodes nous permettra de comprendre la raison pour laquelle ces deux approches n'ont jamais trouvé un point de contact, à savoir pourquoi une science engagée et visant les aspects sociaux liés aux usages linguistiques n'a jamais vu le jour dans le domaine francoprovençal, alors que cela a été le cas pour d'autres langues minoritaires dans les mêmes pays. Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas ici de préférer une approche ou une autre, mais de comprendre comment cela se fait que les études du francoprovençal ont ainsi manqué l'évolution que les études des autres langues minoritaires ont connue depuis un demi-siècle.

1. LES ANNÉES 1870: LE *FRANCOPROVENÇAL*

Le francoprovençal apparaît comme la dernière-née des langues gallo-romanes: non pas du point de vue «ontologique» (de l'évolution de la langue), mais en tant que partie délimitée et nommée du continuum linguistique. En 1874, le linguiste italien G. I. Ascoli (Ascoli 1878 [1874])

³ Nous remercions aussi Ch. Dunoyer pour la mise à disposition de certains documents rares.

propose d'ajouter à la distinction classique *langue d'oïl* (français) vs. *langue d'oc* (provençal)⁴, connue depuis le Moyen Âge⁵, un «type linguistique» de transition qu'il a nommé «franco-provençal»⁶:

J'appelle franco-provençal un type linguistique qui rassemble, avec ses traits spécifiques, d'autres traits, qui en partie sont communs avec le français, et en partie avec le provençal, et qui ne vient pas d'un mélange tardif d'éléments différents, mais atteste de sa propre indépendance historique qui n'est guère différente de celle par laquelle les autres types néo-latins se distinguent entre eux. (Ascoli, 1878 [1874], p. 61)⁷

Les paradigmes scientifiques qui sous-tendent ce discours sont ceux des sciences naturelles, et notamment de la biologie de Carl von Linné (1707-1778) et Georges Louis Leclerc de Buffon (1707-1788), et de la géographie d'Alexander von Humboldt (1769-1859) et Carl Ritter (1779-1859) (Goebel 2010: 148-149). Ainsi la méthode de «*particular combinazione*» («combinaison particulière» des traits linguistiques sélectionnés comme distinctifs) qu'Ascoli utilise pour la délimitation du francoprovençal correspond à la «*synchronische Vereinigung*» («combinaison synchronique» des attributs géographiques sélectionnés) de Ritter. Comme pour ce dernier, «dans la pensée d'Ascoli la construction inductive du type était toujours quantitative et avait une structure finement graduée» (Goebel 2010: 151). En effet, Ascoli est connu comme l'un des premiers chercheurs à énoncer l'idée de continuum linguistique (Renzi, Salvi 1992: 64). Dans ce contexte, le nom qu'il a donné au nouvel ensemble linguistique pouvait servir à souligner l'idée d'un continuum: le francoprovençal est une combinaison particulière de traits du français et de traits du provençal, sans pour autant être un mélange tardif de ces deux langues, mais un type linguistique à part entière.

Les paradigmes sociopolitiques qui sous-tendent le discours d'Ascoli autour du francoprovençal sont complexes et méritent une analyse détaillée. Une grande partie du domaine connu aujourd'hui comme francoprovençal se trouvait, depuis le Moyen Âge, sous le contrôle des États de Savoie; en 1860, une partie a été annexée par la France où elle est devenue les départements de Savoie et Haute-Savoie, et une autre (la Vallée d'Aoste et les vallées francoprovençales du Piémont) a intégré

⁴

Le nom *provençal* était utilisé à l'époque pour l'ensemble du domaine d'*oc*.

⁵

Dante en parle notamment dans *De vulgari eloquentia* (1303-1304).

⁶

Ascoli écrivait le mot «franco-provenzale» (franco-provençal) avec un trait d'union. Suite au colloque de dialectologie francoprovençale qui s'est tenu à Neuchâtel en septembre 1969, il a été décidé de supprimer le trait d'union dans ce terme afin d'éviter l'image négative d'un mélange des langues. Désormais dans les travaux académiques il est écrit comme «francoprovençal». Dans cet article, pour éviter des confusions, nous écrirons partout «francoprovençal», sauf dans les citations où il est écrit avec un trait d'union.

⁷

Notre traduction dans toutes les citations d'Ascoli.

l'année suivante le Royaume d'Italie. Plus importante pour Ascoli est l'année 1861 qui voit la proclamation de l'unité italienne, qui sera symboliquement achevée en 1871, lorsque Rome est devenue sa capitale (le territoire actuel de l'Italie datant de la fin de la Première guerre mondiale). Le fameux aphorisme de l'époque, attribué à Massimo D'Azeglio (1798-1866) ou à Camillo Cavour (1810-1861), disait: «Nous avons fait l'Italie, maintenant nous devons faire les Italiens». Or, selon le modèle romantique «une langue – une nation», pour faire les Italiens, il fallait d'abord faire la langue italienne. C'est dans ce contexte politique qu'Ascoli publie, en 1873, son *Archivio glottologico italiano* (AGI, Archives glottologiques⁸ italiennes) où il identifiera le francoprovençal.

Ascoli commence le «Préface» à l'AGI en insistant sur le fait que les débats linguistiques dans le nouveau Royaume d'Italie sont essentiellement politiques: ils concernent «tout autre chose que l'histoire ou la philosophie de la langue. Il s'agit d'un intérêt national, grand et pratique» (Ascoli 2008 [1873]: 10). Au lieu du modèle français, proposé dans le discours officiel de l'époque, où une langue serait imposée aux dépens d'autres (en l'occurrence, le parler moderne des milieux cultivés de Florence au dépens des autres «dialectes» d'Italie)⁹, Ascoli propose le modèle de l'Allemagne qui, «malgré la variété infinie de ses dialectes, possède la plus solide et la plus puissante unité du langage qui n'ait jamais résonné sur la terre» (*Ibid.*: 14). Notamment, il s'agit pour lui d'instaurer en Italie ce que l'on appellerait aujourd'hui une diglossie: la langue nationale comme variété «haute» (qui serait celle de Dante, de la même manière que celle de Luther a créé, selon lui, la nation allemande: par droit de chef d'œuvre, et aussi grâce à l'importance religieuse des deux œuvres), et les dialectes comme variétés «basses». Cela permettrait de créer un nouvel espace national qui serait l'espace de la pensée:

l'organe de l'échange n'est pas toujours nécessairement la glotte; il pourrait aussi être le stylo si l'on sait écrire; et quand des millions des cerveaux agitent ou ont agité un stylo laborieux, l'échange devient si rapide, complexe, noble et efficace que de l'agglomération ou de l'association d'hommes entre qui l'échange se produit peut naître, pas à pas, une région de pensée (qui n'est pas une région artificielle). (*Ibid.*, p. 16)

Ainsi une nouvelle langue nationale, italienne, servirait aux échanges intellectuels, par écrit, tandis que les dialectes resteraient pour les

⁸

«Glottologie» est le nom qu'Ascoli a donné à une nouvelle science qu'il créa avec l'AGI et qui devait s'occuper des études linguistiques: une traduction du terme allemand (*allgemeine Sprachwissenschaft*, qui a ensuite été traduit par F. de Saussure par *linguistique générale* (avec la racine latine, au lieu de la grecque préférée par Ascoli).

⁹

Voir le rapport (Manzoni 1868) d'Alessandro Manzoni (1785-1873), président de la commission linguistique auprès du Ministère de l'éducation populaire.

usages familiers. Or, une région dans la zone frontalière du Royaume d'Italie ne rentrait pas dans ce modèle: la langue de la Vallée d'Aoste était le français, une autre «langue de culture», rivale de l'italien. Dans ce contexte, travailler sur les différents parlers de la Vallée d'Aoste et annoncer que ce n'est pas du français, mais du «francoprovençal» équivalait à rendre cette région compatible avec la norme italienne, où l'on parlerait «un dialecte» comme un autre, et où la langue italienne pourrait remplir les fonctions de la variété «haute». Dans ce sens, paradoxalement au premier égard, la définition du francoprovençal pouvait servir à créer un territoire national italien: à savoir, une «région de pensée» correspondant aux frontières géopolitiques du Royaume d'Italie.

La notion de «francoprovençal» est tout de suite critiquée de l'autre côté des Alpes. En France, la Savoie venait d'être annexée sous prétexte justement de ses pratiques langagières francophones; par ailleurs, lorsque l'article d'Ascoli est sorti, la France venait de perdre l'Alsace et la Lorraine sous prétexte de leurs pratiques germanophones. Dire dans ces conditions que la langue de la Savoie n'était pas du français était inacceptable pour le pouvoir central français. Les enjeux politiques français ont provoqué une critique des travaux d'Ascoli par l'élite intellectuelle parisienne, dont notamment Paul Meyer (Meyer 1875), professeur à l'École des Chartes et éditeur de la revue *Romania*, qui se montre opposé à la distinction des dialectes au sein du continuum roman. Les débats ne concernent pas les traits linguistiques mêmes distingués par Ascoli, mais bien une nouvelle division de l'espace que l'importance attribuée à ces traits impliquerait. De son côté, Ascoli remarque:

Pour ce qui est de la géographie, M. Meyer dit que dans mon cas «le groupe n'offre aucune unité géographique»; ainsi il laisse croire qu'il voudrait joindre aussi le manque d'unité politique; ce qui, pour le reste, comme chacun peut le voir, serait vrai, sauf que c'est une vérité qui dans notre cas n'a vraiment aucune importance. (Ascoli, 1876, p. 390-391)

Si une éventuelle unité politique de ce nouvel espace n'avait «aucune importance» pour Ascoli, elle en avait sûrement pour ses adversaires. Ascoli remarque par ailleurs:

Il n'est, peut-être, pas superflu de remarquer comment la pauvre découverte du «franco-provençal» a reçu cette bizarre variété de jugements [...]. La France méridionale m'a récompensé par une médaille d'or, tandis que de la France du Nord me vient une accusation, qui tourne un peu convulsivement autour de soi-même pour se déterminer dans une curieuse phrase négative: «qu'il ne serait guère utile que la thèse soit démontrée». (Ascoli, 1876, p. 394)

En effet, en 1875 Ascoli a reçu la médaille d'or de la Société des Langues Romanes de Montpellier pour son article sur le francoprovençal. Pour les chercheurs de Montpellier travaillant sur l'occitan, cette médaille a

eu la fonction symbolique de discuter en France l'existence des langues autres que le français.

En Italie la notion de «francoprovençal» n'est pas bienvenue non plus, sauf que là-bas les critiques viennent de la communauté linguistique concernée, ou, plus précisément, de ses élites. Dès l'Unité, l'utilisation du français a servi à l'élite politique valdôtaine pour légitimer la revendication d'un statut d'autonomie pour la région ou le duché, aux niveaux politique, économique et fiscal. Plus tard, le Statut d'autonomie de la Vallée d'Aoste de 1948 a explicitement été basé sur les pratiques du français dans la région. Dans ces conditions, dire que «le vrai» idiome de la Vallée est «le francoprovençal» et non pas le français, était inacceptable : à la différence du français, le francoprovençal n'avait pas d'Etat derrière lui qui aurait pu revendiquer ce territoire (autrement dit, pas d'armée, non pas dans le fameux sens métaphorique, mais dans le sens direct), ni le prestige de la langue française, ni le statut de langue, donc la région pouvait perdre ses privilèges. C'est la raison pour laquelle ceux qui ont commencé à utiliser la notion de francoprovençal, vu désormais comme une langue à part entière (contrairement à ce que proposait Ascoli) et rebaptisé arpitan, étaient les couches les plus défavorisées de la population valdôtaine, opposées au pouvoir régional comme au pouvoir central, les séparatistes.

LES ANNÉES 1970: LA LANGUE ARPITANE

Chez les locuteurs, il n'existait jusqu'aux années 1970 aucun terme pour désigner l'ensemble du domaine linguistique francoprovençal, ni la vision d'un ensemble. Cas typique pour la France, tout comme pour les régions largement influencées par l'idéologie française comme la Suisse romande ou la Vallée d'Aoste, le plus souvent les locuteurs se référaient à l'idiome en le nommant *patois*, et en l'imaginant comme limité à un seul village et incompréhensible au-delà de celui-là. Il a fallu attendre un siècle après l'article d'Ascoli pour que les discussions autour du francoprovençal se renouvellent. En France, le climat intellectuel de l'époque est caractérisé par un ensemble d'événements: la fin de la guerre d'Algérie en 1962; les manifestations étudiantes en mai 1968; le «choc pétrolier» de 1973 qui a marqué la fin de la période d'expansion économique constante connue comme les Trente Glorieuses; la Guerre froide et l'espoir d'une révolution communiste en France (dont deux des trois partis majeurs de l'époque étaient de gauche, le PS et le PC). On voit alors émerger en France un nouveau débat sur le «colonialisme intérieur»¹⁰ et la régionalisation, avec l'intensification des tensions chez certains groupes régionaux, tels que les Basques, les Occitans, les Corses et les Bretons. Les débats qui surgissent en France se répandent aussi en Italie. Comme en France, le début des années 1970 marque en Italie la fin du *miracolo economico* [‘miracle

¹⁰ V. Lafont 1967, 1968, 1971, etc.; voir aussi Lagarde 2012.

économique⁷] des années 1960, ce qui met en crise les institutions d'Etat. Le discours portant sur le «colonialisme intérieur» s'y répand et «les minorités ethniques⁸ deviennent à la mode» (Bététemps 1981).

C'est le moment où, dans les études des langues minoritaires, on voit émerger l'approche qui vise à étudier les pratiques linguistiques dans leur globalité, comme pratiques sociales et parties intégrantes des processus sociétaux contemporains, et non pas uniquement sur le plan structurel de la langue, dans l'expression des «derniers locuteurs» devant le dialectologue (soulignons que dans le domaine académique il ne s'agit pas d'opposition de deux approches, mais de leur complémentarité). Notamment, une sociolinguistique dite occitano-catalane, périphérique, ou *dels cercaires natius* ['des chercheurs natifs'] se développe, qui vise à étudier les rapports de pouvoir et de domination dans la société (sur l'émergence de cette approche et ses racines sociopolitiques et socioculturelles, v. Lagarde 2012 et Còsta 2016). Ces études visent «non pas tant [à] reconquérir l'occitanophonie pour elle-même qu'[à] libérer une parole condamnée socialement» (Lafont 1971: 99; en faisant référence au fameux slogan de 1968: *Òme d'oc, as dreit a la paraula, parla!* ['Homme d'Oc, tu as droit à la parole, parle!']). Par ailleurs, le chercheur est explicitement *impliqué*: «Le sociolinguiste occitan se trouve dans la nécessité [...] d'affirmer son *implication dénonciatrice* dans le processus» (Lafont 1984: 8). Rien de semblable n'a jamais émergé dans les études du francoprovençal¹¹.

Si l'on essaye de savoir pourquoi, la réponse est probablement à chercher en Vallée d'Aoste. En effet, comme dans plusieurs petites communautés, les élites de la Vallée d'Aoste étaient un petit groupe composé de mêmes individus ayant plusieurs rôles dans la société. Ainsi les mêmes personnes avaient le pouvoir législatif (le parti au pouvoir, le même depuis l'Autonomie de la Région en 1946); le pouvoir exécutif chargé de la langue (BREL, *Bureau régional pour l'ethnologie et la linguistique*), et étaient à la tête d'une association scientifique travaillant sur le francoprovençal et l'ethnologie alpine (*Centre d'études francoprovençales René Willien*), ainsi que, par exemple, de l'*Association valdôtaine des archives sonores*, de la *Fédérachón Valdôténa di Téatro Populéro* ['Fédération valdôtaine du théâtre populaire'], etc. Or, les études des rapports de domination dans la société ne pouvaient pas émerger là où les chercheurs incarnaient eux-mêmes le pouvoir et la domination. Les études scientifiques sur le francoprovençal sont donc restées limitées à la collecte de données sur les «patois» destinés à disparaître. Simultanément, la Vallée d'Aoste étant une des régions les plus riches de l'Europe¹², les carrières académiques des chercheurs travaillant sur le francoprovençal en

¹¹ Pour une comparaison des paradigmes des études occitanes vs. francoprovençales, voir aussi Bichurina 2013.

¹² Par exemple, dans la période récente, le revenu moyen valdôtain a progressé de 137% en 2007, si l'on prend la moyenne européenne pour 100% (Decimo, Vernetto, 2007, p. 22).

France étaient liées aux élites valdôtaines¹³. Quant à la Suisse, plusieurs problèmes sociétaux existant ailleurs dans le domaine francoprovençal y étaient simplement inexistants, les fermiers suisses ayant toutes les possibilités de parler pour eux-mêmes.

Cependant, les idées qui étaient «dans l'air» sur le colonialisme intérieur et les rapports de domination dans la société ont trouvé un sol fertile dans le domaine francoprovençal. Ne pouvant pas être abordées par la communauté scientifique, elles ont été intériorisées par les groupes dominés mêmes. Dès ce moment, à côté de la science officielle apparaît «une linguistique du ressentiment»:

Les promoteurs de ce qu'on peut appeler une *linguistique du ressentiment* se sentent rejetés par la «science officielle», ce qui renforce en eux la théorie du complot du silence et le sentiment que, si leurs idées sont repoussées, c'est la preuve qu'elles sont vraies. (Sériot *et al.*, 2008, p. 151)

En effet, à ce moment-là, des groupes militants s'intéressent au francoprovençal. En France le Mouvement Région Savoie, créé en 1972, parle de «*la langue savoyarde*» dans le cadre des revendications de la création d'une région Savoie, regroupant les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie, que l'existence de cette langue pourrait légitimer davantage (la langue n'a pourtant jamais été au centre de ses revendications)¹⁴. Pourtant, l'innovation majeure apparaît de l'autre côté des Alpes avec la notion de «*langue arpitanne*», un autre nom pour se référer à l'ensemble du domaine francoprovençal¹⁵. Dans ces mouvements des années 1970, pour la première fois, l'idée d'une unité linguistique francoprovençale a été utilisée afin de revendiquer pour ces parlers le statut de langue à part entière. Ces revendications linguistiques s'accompagnaient de revendications de droits politiques d'auto-détermination pour les membres de la communauté linguistique que l'existence de cette langue devait légitimer. Les enjeux des nouvelles dénominations de la langue ont alors été la mise en lien des particularités linguistiques avec la notion de *nation*, en reproduisant le modèle naturaliste romantique de la construction des Etats-Nations européens: la langue savoyarde – les Savoyards – la Savoie; la langue arpitanne – les Arpitans – l'Arpitanie. Seulement, le terme

¹³ Ainsi, la majorité des publications de Gaston Tuillon, le chercheur français le plus éminent à avoir travaillé sur le francoprovençal, a été imprimée en Vallée d'Aoste, avec l'aide financière, logistique et intellectuelle (mise à disposition de personnel) de la Région.

¹⁴ Soulignons que les expressions «le savoyard» ou «le langage savoyard» (mais pas «la langue savoyarde») avaient été utilisées bien auparavant, y compris en dehors des départements actuels de la Savoie et de la Haute-Savoie.

¹⁵ Plusieurs variantes graphiques de ce nom ont été essayées: «harpeitan», «harpitan», etc., avant d'arriver à la variante définitive «arpitan» en 1976 (Harrieta 1976). *Idem* pour le nom du pays qui en dérive: «Harpeitany», «Harpitany», «Arpitanie». Probablement, les formes sans «H» initial ont été préférées parce qu'elles permettent une identification plus facile avec la racine arp-/alp-, commune avec le mot «Alpes». Dans cet article, pour une cohérence interne, nous utilisons partout la version définitive, «arpitan», sauf dans les citations.

«langue savoyarde», qui légitimerait une Savoie unie, visait le territoire limité géographiquement par les deux départements savoyards, tandis que «la langue arpitanne» visait l'ensemble du domaine francoprovençal, en insistant surtout sur les régions alpines autour du Mont Blanc: la Vallée d'Aoste, la Savoie et le Valais¹⁶.

Le nouveau discours sur le francoprovençal qui émerge en Vallée d'Aoste en 1973 est produit par J. Henriët. Inspiré d'abord par le mouvement séparatiste du Jura suisse où Henriët avait travaillé comme instituteur au début des années 1970, il se définit grâce à son amitié avec Federico Sagredo (connu aussi sous les noms de Krutwig, De Sagredo, Fernando Sarrailh de l'Ihartza, Serailh ou Arno de Mandiguri), leader de l'ETA¹⁷ qui a passé une année à se cacher des autorités internationales en Vallée d'Aoste. Comme l'avoue Henriët: «Il m'a, si tu veux, illuminé, il m'a prêté des arguments pour bâtir ce mouvement politique qui devait s'occuper aussi de la langue». Ces contacts ont donné naissance au *Mouvement Harpitànya* et à une nouvelle théorie de la langue, exposée dans une série d'articles parus entre 1973 et 1975 et, dans sa version complète, dans le livre *La lingua arpitàna* (Harrieta 1976).

Sur la carte imprimée sur la couverture d'un livre de Sagredo de 1976, portant sur le colonialisme intérieur à combattre et sur une nouvelle Europe à construire, on voit émerger pour la première fois un nouvel espace géopolitique: «Harpitànya».



Harpitànya («Harp.») dans la nouvelle Europe selon Sagredo. Fragment de couverture de Sagredo de l'Ihartza 1976.

¹⁶

En effet, les cartes dialectologiques de l'ensemble du domaine francoprovençal étaient à l'époque inexistantes; simultanément, des échanges réguliers existaient entre la Vallée d'Aoste, la Savoie et le Valais, mettant en évidence la similitude des pratiques linguistiques et culturelles des trois régions (ces échanges se faisaient en «patois»).

¹⁷

Organisation nationaliste basque.

Le Mouvement Harpitanya était structuré, selon le modèle basque, comme une organisation secrète comprenant des noyaux qui s'ignorent les uns les autres, avec des hiérarchies parallèles, et un petit centre fédéralisateur. Il comptait 300 membres (selon le chargé de fédéralisation, communication personnelle, février 2016), parmi les jeunes des couches les plus défavorisées de la population (paysans et ouvriers), avec un vaste réseau des contacts «de Bastia à Belfast», sans oublier les incontournables Pays basque et Jura suisse, organisant des rencontres et des stages communs à travers l'Europe. Harpitanya était essentiellement:

Contre la classe dirigeante de l'époque, contre le stato-nationalisme, contre la bourgeoisie valdôtaine considérée comme francophile et conservatrice, contre les partis autonomistes au pouvoir identifiés comme l'expression de cette bourgeoisie, contre le clergé accusé d'avoir trahi le peuple en abandonnant la lutte, contre les partis nationaux, qu'ils soient de gauche ou de droite, contre l'élitisme culturel et social, contre le conservatisme de la classe au pouvoir, contre la colonisation culturelle, linguistique, économique, contre l'oppression du peuple entendu comme classe dominée, prolétariat urbain et prolétariat des campagnes confondu, contre sa dépersonnalisation. (Dunoyer, 2012, s.p.)

En étant contre tout cela, les arpitanistes «s'imposent avec la sauvagerie et l'implacable détermination des opprimés, de ceux qui n'ont rien à perdre» (*ibid.*). Des inscriptions gigantesques anonymes apparaissent pendant la nuit sur les rochers de la Vallée: HARPITANYA, VAL D'AOHTA LIBRA ['Val d'Aoste libre'], LIBERAXON ['libération']... Le barde arpitaniste Luis de Jyaryot¹⁸ devient l'idole de la jeunesse valdôtaine (probablement bien au-delà des 300 membres du mouvement). Il est le «troubadour» d'une future révolution arpitanne, comme il le chante dans une des chansons, sur les vers d'un auteur valdôtain anonyme de 1942: «Chaque révolution // A eu son troubadour // Je suis un troubadour // J'attends ma révolution» [*Je rêve: 1942*], in: Jariot (s.d.). Son premier album *La Noëla Tradixon* ['La nouvelle tradition'] (Jyaryot 1978), avec un titre provocateur marquant la rupture avec la façon de vivre traditionnelle, propose un panorama critique de tous les domaines de vie de la société valdôtaine contemporaine: de la vie des agriculteurs à la politique, en passant par les problèmes sociétaux, résultats des «trente ans d'autonomie» (titre d'une des chansons), ceux de la corruption des partis politiques ou des instruits qui font révérence aux politiciens – les thèmes abordés notamment dans la *Canson droola* ['La chanson étrange'], écrite pour Jyaryot par Henriët. Tout en faisant un portrait, verbalement violent, de la société de l'époque, il s'agit aussi d'étendre l'espace social de la langue: vue auparavant comme un patois lié à la vie agro-pastorale, elle est utilisée dans les domaines liés à la vie essentiellement urbaine et moderne. Une

¹⁸ Pseudonyme de Luigi Fosson.

autre chanson, écrite par Jyaryot, parue dans son recueil *Li canson de nohtro peplo*, prédit:



Luis de Jariot «Val d'Aosta 1970... » in: *Li canson de nohtro peplo* (s.d., vers mi-1970).

Val d'Aoste 1970...

Les nouveaux Valdôtains sont nés
Et ils portent la nouvelle Parole
Ils ne font plus question de race
Ils ne disent plus : nous parlons patois.

Les nouveaux Valdôtains ont compris
Qu'ils n'ont jamais fait une ethnie,
Qu'ils n'ont jamais été francophones
Comme tant de gens ont voulu
Leur faire croire pendant si longtemps.
Mais ils ont compris qu'ils font partie
D'un tout qui est plus grand qu'eux.
Quelqu'un l'appelle déjà la Patrie,
Pour nous Harpitanya est déjà là.

Les jours changent,
Les temps changent,
Et l'Harpitanya doit redevenir
Pour tous un seul pays,

Le premier pays européen.

Mais un jour les jeunes porteront
 Sur leurs épaules une nouvelle croix
 Et les couleurs du sang rouge
 Et de la douleur la plus noire
 Et ils auront trois étoiles
 Plus blanches que la neige blanche
 Symbole des trois régions
 Qui tournent autour du Mont Blanc
 Et ne peuvent pas se donner la main
 Parce que pour des raisons internes
 Deux Etats ont pensé ainsi
 Pour qu'il soit plus commode pour eux
 D'y pouvoir mettre leurs dents.

Ce jour-là nous serons finalement
 Un peuple réuni
 Avec sa langue
 Avec ses lois,
 Le premier peuple européen.¹⁹

Stylistiquement entre la prophétie (la partie centrale à partir de «Mais un jour...») et un récit mythologique («les jours changent, les temps changent...»), mélangeant le vocabulaire religieux («portent la Parole», «porteront la croix», les étoiles rappelant l'Apocalypse²⁰, etc.) avec celui des contes populaires (rouge comme le sang, noire comme la douleur, plus blanches que la neige), la chanson est une provocation, ne dénotant que cela:



Le drapeau de l'Arpitanya (Arpitania)

¹⁹

Notre traduction, N.B.

²⁰

«Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige; ses yeux étaient comme une flamme de feu; ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise; et sa voix était comme le bruit de grandes eaux. Il avait dans sa main droite sept étoiles. De sa bouche sortait une épée aiguë, à deux tranchants; et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force.» (Apocalypse, 1: 14 -16).

Il s'agit du drapeau arpitaniste²¹: drapeau d'un mouvement révolutionnaire qui est censé rompre avec toute tradition, qu'elle soit ecclésiastique, populaire, etc. Notamment, sur l'image sur le dos du recueil de chansons, on voit un Valdôtain portant un costume traditionnel, avec un élément du blason de la région autonome de la Vallée d'Aoste, qui est décrit comme «mort de peur». Plusieurs thématiques cruciales pour le mouvement sont ici présentes, dont celle du français comme langue imposée et de l'arpitan comme la «vraie langue» du peuple arpitan, et par ailleurs, une langue à part entière et pas un «patois». La structure parallèle «avec sa langue // avec ses lois» met en lien le fait d'avoir sa langue avec le droit d'avoir ses lois. Le fait pour la Vallée d'Aoste de ne pas constituer une ethnie fait allusion à l'article d'Henriet paru en 1974 intitulé «L'ethnie valdôtaine n'a jamais existé... elle n'est que partie de l'ethnie harpitane» (Harriet 1974), qui annonce une rupture avec toute la pensée régionaliste valdôtaine. L'espace est donc redivisé: au lieu de la vision d'une Vallée d'Aoste (celle des élites autonomistes), on affirme faire partie «d'un tout plus grand». La chanson propose ainsi une nouvelle division de l'espace géographique et politique. Comme dans le cas de la plupart, sinon toutes les traditions inventées (dans le sens de Hobsbawm 1983, voir aussi l'intitulé du disque de Jyaryot *La nouvelle tradition*), cette nouvelle division est présentée comme préexistante. Ainsi il s'agit de «redevenir» un seul pays, d'un peuple qui sera «réuni»: autrement dit, celui qui, essentiellement, ontologiquement, a toujours existé comme un seul peuple et qui, pour cette raison, devrait constituer une seule entité politique. Le fait d'avoir séparé ce peuple est attribué à l'Autre, à l'Ennemi, en l'occurrence à deux puissances nationales, l'Italie et la France. La chanson fait sûrement allusion à l'annexion de la Savoie par la France en 1860 et à l'entrée de la Vallée d'Aoste dans le nouveau Royaume d'Italie en 1861; cependant, en le faisant, il s'agit d'oublier qu'à aucune époque historique le territoire des Etats de Savoie n'a coïncidé avec le territoire baptisé Harpitanya, et aussi, accessoirement, que la langue officielle de cet Etat était le français.

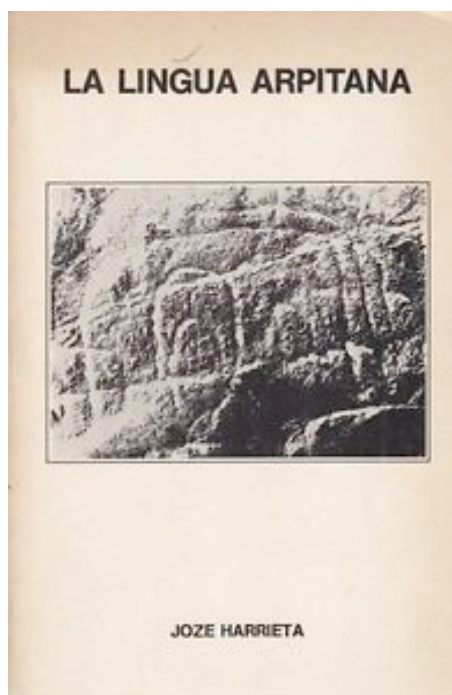
Sur la couverture du livre d'Henriet *La lingua arpitana* (Harrieta 1976) nous voyons une photo de pétroglyphes, qui suggèrent deux particularités de cette «*lingua arpitana*»: son lien avec les montagnes et avec les peuples préhistoriques.

Effectivement, l'Arpitanie est définie comme «une vaste région autour du Mont Blanc» (Harriet 1974: 7). Le mot «arpitan» ou «arpitan» dérive, selon son auteur Joseph Henriet, du pré-indo-européen HARPE ['sous les rochers'] + TAN ['habitant']. Simultanément, en francoprovençal la racine arp / alp désigne un pâturage dans les montagnes. En empruntant le discours sur la langue basque, Henriet indique que ce nom serait issu d'une «ancienne langue locale, langue pré-indo-

²¹

E. Hobsbawm souligne l'importance des drapeaux ou des hymnes: «The crucial element seems to have been the invention of emotionally and symbolically charged signs of club membership rather than the statutes and objects of the club» (Hobsbawm, 1983, p. 11).

européenne» (*Ibid.*: 8), appelé le «garalditan» (Harrieta 1977; terme emprunté à Sagredo²²), qui serait un ancêtre commun de l'arpitan et du basque.



Couverture de: Harrieta 1976

Ce constat est basé sur une comparaison des listes de mots en arpitan et en basque: une similitude des signifiés et des signifiants est vue comme suffisante pour en tirer des conclusions quant à la parenté des deux langues. Henriet prône l'unification et la modernisation de la langue. Sur le plan instrumental, la langue arpitan était vue comme un moyen d'imposer une idéologie particulière:

Les révolutionnaires qui travaillent pour un monde de nouvelle démocratie doivent obligatoirement imaginer des systèmes linguistiques qui seront les piliers de l'organisation politique future [...] la langue harpeitane devra être une langue de la Nouvelle Démocratie. (Edur-Kar, 1973, p. 28)

²²

A noter que Sagredo lui-même n'inclut pas l'arpitan dans le groupe qu'il a nommé garalditan ou garaldéen. Ainsi, selon lui: «La langue basque actuelle [...] appartient à ce groupe pré-indo-européen et pré-berbère. A côté de la langue basque qui s'est maintenue en vie, les restes du canarien (le guanche) et le calédonien (étudié par Guiter) sont des langues de ce groupe que j'ai moi-même pour plus de clarté nommé 'garaldéen'» (SAGREDO DE IHARTZA, 1976 [1975], p. 103).

De ces parlers [francoprovençaux] sortira la langue harpeitane qui sera le moyen de libération du peuple harpeitan, et sa future langue, base de culture. La langue harpeitane accompagnera la renationalisation et la repersonnalisation des Harpeitans et elle sera la langue porteuse de l'idéologie de la libération de l'Harpeitanie. (*Ibid.*)

Autrement dit, une unité linguistique impliquerait une unité idéologique (d'une «région de pensée» pour reprendre l'expression d'Ascoli). Basée ainsi sur l'hypothèse de la relativité linguistique (Sapir 1958: 69), que celle-ci ait été connue d'Henriet dans sa version académique ou dans un résumé, cette fonction de l'arpitan fait aussi penser au *Newspeak* de George Orwell, langue créée par un parti politique afin de contrôler les pensées des citoyens et les rendre conformes à l'idéologie du parti, en rendant toutes les autres manières de penser impossibles²³.

Henriet crée une koïnè basée sur les parlers de la Basse-Vallée d'Aoste qu'il propose d'imposer au reste du domaine arpitan: la Vallée d'Aoste est choisie en tant que région où la vitalité de la langue est la plus grande, tandis que les parlers de la Basse-Vallée en particulier sont choisis parce qu'ils sont les plus archaïques des parlers valdôtains (leur légitimité étant ainsi basée sur le fait d'être plus proches de la langue – garalditane? – d'origine). Quant à la modernisation, il utilise une métaphore biologique du «métabolisme linguistique» pour favoriser les emprunts aux autres langues. Dans ce contexte, les dialectologues qui s'opposent à ces idées sont vus comme «des assassins déguisés en docteurs» et «les pires ennemis de notre langue et aussi du peuple», puisque leur comportement mènerait à la mort de la langue:

Les théoriciens du maintien du «particularisme» de chaque patois qui se présentent comme les défenseurs de notre langue, sont dans les faits des assassins déguisés en docteurs: ils s'opposent au métabolisme essentiel pour la vie des langues et ils sont, par conséquent, les pires ennemis de notre langue et aussi du peuple qui doit s'en servir. (Harriet, 1975, p. 66-67)

Il s'agit ici encore une fois de la division de l'espace linguistique et politique: d'un côté les patois de village, donc sans pertinence sur le plan politique (leurs existence n'a pas d'implication pour les divisions géopolitiques), d'un autre une langue transfrontalière, comme conséquence de l'existence d'une nation divisée; la redivision géopolitique est donc présentée comme légitime et indispensable pour rendre la justice sociale.

Selon un Valdôtain, «c'était la folie, tous les jeunes étaient Arpitans» [*'I're la folia, tcheu le dzovenno l'iran Arpitan'*]. Evidemment, un mouvement identifiant les élites comme les ennemis et prônant la

²³

«The Principles of Newspeak», annexe au roman *1984* de G. Orwell (1948): «The purpose of Newspeak was not only to provide a medium of expression for the world-view and mental habits proper to the devotees of IngSoc [English Socialism], but to make all other modes of thought impossible. It was intended that when Newspeak had been adopted once and for all and Oldspeak forgotten, a heretical thought – that is, a thought diverging from the principles of IngSoc – should be literally unthinkable, at least so far as thought is dependent on words.»

violence physique contre ces ennemis ne pouvait pas être accepté par les élites. Le traumatisme a créé une longue tradition scientifique où il est de *mauvais ton*, sinon tabou, de prononcer le mot «arpitan», mais aussi de parler du francoprovençal comme d'une langue à part entière, de même tout effort de standardisation que ce soit pour un usage de la langue à l'oral en public, ou à l'écrit est mal vu:

On est arrivé au moment où parler patois publiquement était provocateur, voire presque irrédentiste. Presque indépendantiste. Par contre, le français c'est toujours marqué [comme] l'identité valdôtaine, mais dans le respect des règles, du gouvernement, de la démocratie. (Selon un informateur valdôtain, interview 2014)

S'occuper des problèmes sociétaux liés à l'usage de la langue est aussi de *mauvais ton*. C'est la raison pour laquelle toutes les théories émanant d'une linguistique du ressentiment qui sont les seules à en parler n'ont aucun concurrent scientifique.

CONCLUSION

Au début des années 2000, la large diffusion en Europe (et dans le monde) du discours sur la diversité linguistique et la prise de conscience du danger de la perte des langues (comme patrimoine immatériel, comme mémoire vivante d'une région, etc...) viennent légitimer les activités autour des langues minoritaires. Même s'il n'y a pas de continuité directe entre le mouvement arpitan actuel, culturel et linguistique, et celui des années 1970, les arpitanistes d'aujourd'hui ont un discours métalinguistique largement identique: la nécessité d'appeler la langue «arpitan», de l'utiliser dans tous les domaines de la vie moderne, d'avoir un standard orthographique... Et surtout, ce discours suppose la même division de l'espace, en y faisant apparaître une communauté transfrontalière (le domaine arpitan d'aujourd'hui englobant tout l'espace francoprovençal). D'ailleurs, cette dernière a désormais un hymne (créé en 2012) et un nouveau drapeau. La communauté académique, quant à elle, y est hostile par tradition, préférant parler des «patois (francoprovençaux)» des commune X ou Y. Comme à chaque époque, les propos sur la langue masquent d'autres types de conflits (sociétaux et politiques). En effet, comme nous l'avons vu, toute division du continuum du réel a toujours été motivée par des enjeux sociopolitiques pressants. Simultanément, si l'on entendait la langue comme pratique sociale, on verrait que les deux idéologies représentent deux extrêmes, tandis que les contacts sociaux (et donc linguistiques) se font à d'autres niveaux: à des échelles bien plus larges qu'un village, mais bien plus étroites que le domaine linguistique francoprovençal.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASCOLI Graziadio Isaia, 1876: «Paul Meyer e il franco-provenzale», *Archivio glottologico italiano* 2, p. 385-395.
- , 1878 [1874]: «Schizzi franco-provenzali», *Archivio glottologico italiano* 3 (1878), p. 61-120.
- , 2008 [1873]: «Proemio», in: G.I. Ascoli, *Scritti sulla questione della lingua*, Torino: Giulio Einaudi editore, 2008, p. 3-44.
- BÉTEMPS Alexis, 1981: «A propos du débat linguistique en Vallée d'Aoste», *Union Valdôtaine* 17, N° 1, p. 26-30.
- BICHURINA Natalia, 2013: «Le linguiste face aux minorités linguistiques: sauveur ou ennemi de son objet d'étude? (Les cas de l'occitan et du francoprovençal)», in: C. Alén Garabato (Ed.), *Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXI^e siècle*, Limoges: Lambert-Lucas, p. 291-302.
- , (à paraître): «Baptêmes d'une langue ou un peu de magie sociale ("Francoprovençal" – "Arpitan" – "Savoyard")», *Cahiers de l'ILSL*, Lausanne.
- CÒSTA Jaume, 2016: «Seissanta ans de sociolingüistica occitana a la periferia: quin avenir per la disciplina?», in: C. Alén Garabato, K. Djordjevic Léonard, P. Gardies, A. Kis-Marck, G. Locharde (Ed.), *Rencontres en sciences du langage et de la communication. Mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis*. Paris: L'Harmattan.
- DECIME Rita, VERNETTO Gabriella (Ed.), 2007: *Profil de la politique linguistique éducative, Vallée d'Aoste, Rapport régional*, Assessorat de l'Éducation et de la Culture. (téléchargeable sur le site du Conseil de l'Europe: http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/source/aoste_rapport_regional_fr.pdf).
- JYARYOT Luis de, 1978: *La Noëla Tradixon*, Album de chansons, Cyampoluek: Kompanyà de la canson popùleira.
- JARIOT (=JYARYOT) Luis de, [s.d.]: *Li canson de nohtro peplo*, Album de chansons, [s.l.] (vers mi-1970).
- DUNOYER Christiane, 2012: *Harpitanya, la ferveur d'une idée* (documentaire et livret), Région autonome Vallée d'Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture.
- EDUR-KAR (=HENRIET Joseph), 1973: *Harpitanya*, [s.l.]: Edur-Kar ed.
- GOEBL Hans, 2010: «La concezione ascoliana del ladino e del franco-provenzale», in: *Il pensiero di Graziadio Isaia Ascoli a cent'anni dalla scomparsa. Atti del Convegno internazionale (Gorizia-Udine, 3-5 maggio 2007)*, a cura di Carla Marcato e Federico Vicario, Udine: Società Filologica Friulana Graziadio Isaia Ascoli, p. 147-176.
- HARRIET José (=HENRIET Joseph), 1974: «L'ethnie valdôtaine n'a jamais existé... elle n'est que partie de l'ethnie harpitane», *La Nation arpitaine*, juillet 1974, p. 7-8.

- , 1975: «Sur le 'patois' et son processus pour devenir une langue de culture populaire: la langue valdôtaine», in: *Ehtudio su la kuestion harpitanha*, Aoste: Musumeci, 1975, p. 65-67.
- HARRIETA Joze (=HENRIET Joseph), 1976: *La lingua arpitana*, Romano Canavese: Ferrero.
- , 1977: *Il substrato garalditano. Contributo allo studio della toponimia arpitana della Val d'Aosta*, Verrès: Rigoli di Gerandin.
- HOBBSAWM Eric, 1983: «Introduction: Inventing Tradition», in: E. Hobsbawm, T. Ranger (Ed.), *The Invention of Tradition*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 1-14.
- LAFONT Robert, 1967: *La révolution régionaliste*, Paris: Gallimard.
- , 1968: *Sur la France*, Paris: Gallimard.
- , 1971: «Un problème de culpabilité sociologique: la diglossie franco-occitane», *Langue Française*, 9, p. 93-99.
- , 1984: «Pour retrousser la diglossie», *Lengas*, 15, p. 5-36.
- , 1997: *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris: L'Harmattan.
- LAGARDE Christian, 2012: «Le 'Colonialisme intérieur': D'une manière de dire la domination à l'émergence d'une 'sociolinguistique périphérique' occitane», *Glottopol*, 20, p. 38-54.
- MANZONI Alessandro, 1868: «Dell'unità della lingua e dei mezzi di diffonderla», in: *Nuova Antologia*, VII, p. 425-441.
- MATTHEY Marinette, MEUNE Manuel (Ed.), 2012: *Le francoprovençal en Suisse. Genèse, déclin, revitalisation* (=Revue transatlantique d'études suisses, N° 2, Université de Montréal).
- MEYER Paul, 1875: [compte rendu de: Ascoli 1874], *Romania*, 4, p. 293-296.
- RENZI Lorenzo, SALVI Giampaolo, 1992: *Nuova introduzione alla filologia romanza*, Bologna: Il Mulino.
- SAGREDO DE IHARTZA Heiko, 1976: *La Vasconie et l'Europe Nouvelle*, Baiona: Elkar.
- , 1976 [1975]: «Stratégie des luttes de libération nationale en Europe et perspectives de collaboration entre l'Europe libérée et les autres peuples méditerranéens. Pour le séminaire de l'Institut di studie e programmi per il Mediterraneo ISPRROM, Cagliari, les 3-5 décembre 1975», in: Sagredo de Ihartza, 1976, p. 79-116
- SAPIR Edward, 1958: *Culture, Language and Personality*, Berkeley: University of California Press.
- SÉRIOT Patrick, BULGAKOVA Elena, ERŽEN Andreja, 2008: «La linguistique populaire et les pseudo-savants», *Pratiques*, 139-140, p. 149-162.